

LES THÉÂTRES

Opéra : Reprise de *Guillaume Tell*. — **Théâtre lyrique de la Renaissance :** *L'Enfant prodigue* (reprise).

On a repris hier *Guillaume Tell* qui, depuis six ans, avait disparu du répertoire de l'Opéra.

S'il est vrai que notre Académie nationale de musique soit une espèce de musée — le Louvre en quelque sorte — de l'art lyrique, cette reprise satisfera d'autant plus la foule que, à la suite de l'incendie du magasin de décors, une dizaine d'ouvrages anciens, dont deux de Meyerbeer, furent successivement remis à la scène et préférés au chef-d'œuvre de Rossini, préférable cependant, lui seul, à la bonne moitié de ces ouvrages.

Je sais bien que certaines parties de *Guillaume Tell* ont beaucoup vieilli, et, très évidemment, le public vient d'en être frappé. Tous les exercices de virtuosité; toutes les vocalises; tous les ornements qui surchargent de façon si fâcheuse des mélodies que rien n'obligeait l'auteur à fleurir; tout ce qui, çà et là, atteste l'improvisation hâtive, le désir de plaire facilement, n'importe comment, révèle l'oubli des lois de vérité dramatique; toutes les faiblesses de style ne trouveront plus leurs défenseurs de jadis. Mais, en revanche, que de choses superbes ont été mises en valeur par l'action puissante du Temps! D'abord ne s'aperçoit-on pas qu'un sentiment de la nature, magnifiquement exprimé, donne à la partition, dès les premières pages, un air de haute noblesse? Sans parler de l'ouverture, curieusement agreste, malgré sa conclusion brutale, de quelle grandeur et de quelle grâce à la fois sont empreints les divers épisodes musicaux de la fête des campagnes, traversés par l'appel lointain des cors de Gessler; combien admirable est le tableau de la réunion du Grütli, où les représentants de chaque canton apportent avec eux l'atmosphère même des villages qu'ils habitent, et quel étonnant coup de soleil tombe sur la scène finale, dissipant, en une aube de liberté, les nuages qui enveloppaient les lacs, les montagnes, les bois! Jamais la poésie spéciale d'un pays n'a été mieux traduite. Et puis, quand Rossini l'a voulu, quelle fermeté, quelle énergie dans la déclamation; quel souffle, quelle ampleur dans les passages patriotiques; quelle richesse, quelle couleur dans l'orchestration et, aussi, quels beaux accents d'humanité, faisant pardonner des formules qui peuvent déparer *Guillaume Tell*, mais non le tuer!

Ce sont cependant ces formules qui, emplissant tant d'autres œuvres du maître italien, œuvres aujourd'hui défuntes et oubliées, ont exercé sur une masse de compositeurs, pendant des années et des années, l'influence déplorable que l'on sait. Ceux qui, sans scrupule, se les approprièrent, parce qu'elles étaient à la mode, croyaient triompher des braves gens qui avaient de moins basses ambitions. Que reste-t-il des premiers, et de quelle sorte l'effort des seconds a-t-il abouti? Je ne citerai que Berlioz qui, pour s'être refusé à subir le joug du conquérant, fut bafoué, insulté et entra dans la gloire. Il en sera toujours de même et, aussi longtemps que le monde sera monde, les créateurs seuls survivront. Créateur, Rossini le fut indubitablement et par ses qualités et par ses défauts. Ses deux créations, où les qualités ont primé les défauts, où le génie a eu raison du métier, survivront donc. Si l'éternelle douleur crie et se révolte dans *Guillaume Tell*, l'éternelle gaieté rit et se moque dans *le Barbier de Séville*. Ici et là se meuvent des êtres particuliers, privilégiés, nés de l'émotion momentanée, de la fantaisie changeante de l'artiste qui, pour les concevoir, a su se libérer des communes entraves, êtres devenus, de cette façon, éternels. Pas plus que la comédie rossinienne à l'Opéra-Comique, le drame rossinien ne doit et ne peut être supprimé à l'Opéra. C'est pourquoi je me réjouis que la grande fresque sonore, avec ses imperfections et ses beautés, ait repris sa place au « musée » de l'Académie nationale de musique.

Peut-être, à cette heure, n'est-elle pas parfaitement « dans son jour », comme disent les peintres. Certes, M. Renaud prête au rôle de Guillaume Tell de la simplicité et de la noblesse, possédant

le style et l'autorité nécessaires; mais M. Affre, avec d'incontestables qualités vocales, rapetisse un peu trop son Arnold. M. Gréssé est un chaleureux Walter, et Mmes Bosman, Agussol, et Flahaut se résignent non sans impassibilité à tenir le second plan dans la « distribution » de la pièce. L'orchestre et les chœurs marchent bien.

Depuis hier, nous avons un Théâtre lyrique à la Renaissance. Pour commencer, le lyrisme de ce théâtre s'est manifesté de façon assez originale par la reprise d'une pantomime, jouée jadis, avec un prodigieux succès, aux Bouffes-Parisiens, je crois. C'est indiquer spirituellement ce qu'a de fâcheux la « crise » actuelle des chanteurs. Retenu à l'Opéra au début de la soirée, je n'ai pu voir qu'une partie de la représentation. L'ouvrage de MM. Michel Carré et André Wormser, sorte de chef-d'œuvre du genre, est du reste trop connu pour que j'aie à le juger aujourd'hui. Mlle Félicia Mallet le joue avec autant de conviction et de vigueur qu'autrefois. Phrynette, c'est maintenant Mlle Diéterle dont la grâce exquise, la jeune gaieté, la vive intelligence donnent au personnage une heureuse allure. Mme Marie Magnier et M. Duquesne sont deux vieux époux Pierrot fort touchants et affirment nettement la suprématie du geste. Pour la première fois, aucune fausse note n'a été faite sur une scène consacrée à la musique.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :

Au théâtre du Palais-Royal, à neuf heures précises, première représentation : *la Poire*, pièce en trois actes, de M. Louis Artus.

| | |
|----------------|--------------------------|
| Théophile | MM. Raimond |
| Montignac | Galipaux |
| Mathieu | Francès |
| Léflauri | Matrat |
| Fortinel | Gorby |
| François | Bellucci |
| Le commissaire | Clément |
| Jean | Greffier |
| Suzanne | Mmes Dallet (du Gymnase) |
| Pauline | Grimault |
| Chiquita | M. Bordo |
| Justine | Marie-Gillet |

Au théâtre Sarah-Bernhardt, aujourd'hui à 1 h. 1/2, répétition générale de *Dalila*, drame en cinq actes et six tableaux, d'Octave Feuillet.

Ce soir, irrévocablement, dernière représentation de *la Tosca*.

Demain, première représentation de *Dalila*.

M. Maurice Donnay a lu hier *le Torrent* à ses interprètes. Il n'y a que deux rôles de femme, distribués à Mlle Bartet et à Mlle Muller.

M. Le Bargy joue une sorte de philosophe moderne et mondain; M. Duflos, un jeune premier; M. de Féraudy, un curé de village; MM. Truffier et Georges Berr, deux gentils-hommes périgourdiens, et M. Coquelin cadet, un de ces types de viveur où il excelle.

M. Prud'hon, qui a un rôle original, souffrant d'une attaque de rhumatisme, n'assistait pas à la lecture du *Torrent*.

M. Jean Aicard est pris d'une forte bronchite, mais qui n'offre aucun caractère de gravité. Il pourra bientôt aller, en Provence, se reposer — sur son succès — des répétitions d'*Othello*.

C'est Mlle Henriot, une charmante ingénue qui joua *Desdemone* au concours du Conservatoire, que M. Claretie a désignée pour doubler Mlle Lara en cas d'indisposition. Mlle Henriot revient du Caire, ces jours-ci, et doit débiter dans une reprise des *Romanesques*, d'Edmond Rostand.

M. Silvain, de la Comédie-Française, et Mme Hartmann iront, le 13 mars, donner au théâtre du Parc, à Bruxelles, une représentation de *Louis XI*, de Casimir Delavigne.

Après *Dalila*, Mme Sarah Bernhardt va mettre en répétition *Elisabeth, reine d'Angleterre*, de Giacometti, traduction de M. Léon Sarty, pièce célèbre dans laquelle la Ristori eut autrefois un si grand succès.

Après *Elisabeth*, ce sera *l'Hamlet* de MM. Morand et Marcel Schwob, qui seront jouées alternativement.

La grande tragédienne nous donnera ensuite une reprise d'*Andromaque*, et en attendant, pour les jours saints, une série de représentations de *la Samaritaine*, d'Edmond Rostand.

Au Vaudeville, le spectacle qui succédera au *Lys rouge*, sera *Mme de Lavalette*. Au Gymnase, le spectacle qui succédera au